

Ambroise VOLLARD, « L'énigme de Glozel résolue »,
Les Nouvelles littéraires, 29 octobre 1927.

présentation et annotations de Joseph GRIVEL © 2007

Marchand de tableaux, collectionneur, éditeur d'art, Ambroise Vollard fait paraître ses mémoires deux ans avant sa mort, en 1937, sous le titre *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. Plusieurs éditions posthumes voient le jour, notamment celle du Club des Libraires de France de 1957, richement illustrée et augmentée en particulier d'une précieuse bibliographie et de souvenirs de Guillaume Apollinaire. Les traductions fleurissent également. Mais éditions nouvelles et traductions font toutes disparaître du texte originel un modeste passage consacré à une visite à Glozel en 1927. Il se situe initialement dans le chapitre « Les voyages que j'ai faits », placé entre la Hollande et Londres. *Erinnerungen eines Kunsthändlers*, la traduction allemande de 1957, omet Glozel et Lisbonne dans le chapitre « Meine Reisen ». *Recollections of a picture dealer*, traduction américaine, fait disparaître la totalité du chapitre consacré aux voyages. Et *Quadri in vetrina*, traduction italienne fondée sur l'édition française de 1957, ne doit pas faire de meilleur sort à ce bref récit.

Cette relation de sa visite à Glozel, Vollard l'avait déjà fait paraître dix ans plus tôt. Il s'agissait alors d'un article en première page des *Nouvelles littéraires* du 29 octobre 1927, intitulé « L'énigme de Glozel résolue ». Les deux textes sont très voisins. Deux différences importantes toutefois. Emile Fradin, présent dans le premier récit, disparaît du second. De même qu'est gommée du second récit ce que Vollard nomme « l'une des plus fortes émotions de ma vie », ressentie au Champ des Morts.

Glozel confronté à la sensibilité et à l'expertise d'un tel amateur d'art, voilà qui devait rendre cette relation passionnante. Car l'approche esthétique de Glozel a toujours été bien indigente. Quelle chance donc de pouvoir observer cet œil averti, ouvert à toutes les hérésies de la production artistique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, se poser sur les formes déconcertantes et la collection curieuse livrées par le Champ des Morts de Glozel. L'attente est toutefois vite déçue. Vollard semble éviter la confrontation et s'interdire toute évaluation plastique, prenant pour prétexte la faible lumière du Musée et l'état boueux du champ de fouilles. Il n'hésite pas en revanche à se lancer dans une interprétation archéologique inattendue, volontairement dérisoire, qui n'est pas de sa compétence. Quant à la « forte émotion », elle est affective et non esthétique, le fond de la vallée du Vareille lui ayant vivement rappelé les paysages de l'île de la Réunion quittée quarante ans plus tôt.

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

SAMEDI 29 OCTOBRE 1927
Sixième Année. — N° 203
DIRECTION, REDACTION
PUBLIQUÉ :
146, Rue Montmartre (2^e)
Administrateur en Chef
Frédéric LEFÈVRE
Téléphone : CENTRAL 23.68 et 74.93
R. C. Seine / 212.491 B.

DIRECTEURS-FONDATEURS : Jacques GUENNE et Maurice MARTIN DU GARD

LE NUMÉRO 60 CENTIMES

Abonnement l'An 60 fr.
PRIX DE CÉLÉBRITÉ...
ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE LA
PÈRE LÉONARD...
ADMINISTRATIVES ET VOTES
LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, Rue Montparnasse, Paris-6^e
Émile LAROUSSE, 11, 12 et 13, Rue de Valenciennes
En vente chez tous les libraires, aux kiosques
Dépositaire au dépôt de la loi, LAROUSSE
Dépositaire au dépôt de la loi, LAROUSSE

L'énigme de Glozel résolue

■■■■■■

J'avais entendu parler de Glozel. Je savais que bien des gens y étaient allés. Et pour ce qui est du « néolithique » qu'on y ramasse par brassées, que vous dirai-je ? Hier encore j'ignorais même ce que c'était. Mais, du fait que des savants paisibles avaient mis flamberge au vent au sujet d'une brique néolithique, aller y voir, cela prenait pour moi les allures d'un voyage au centre de la terre, voire d'une descente dans le Maelstrom.

Aussi, quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque, me trouvant à Vichy, un de mes amis me dit à brûle-pourpoint

- Venez donc avec moi à Glozel ! C'est à une demi-heure d'ici en auto.

- Soit ! Allons-y. Et, le temps de me remettre de ma surprise, nous étions parvenus à la ferme près de laquelle se faisaient les fouilles.

De même que la route pour y accéder était semblable à toutes les routes, la ferme aussi était pareille à toutes les fermes. Elle se paraît coquettement, sous les fenêtres du bâtiment d'habitation d'un beau tas de fumier suintant le purin ; ornement de toute ferme de France qui se respecte !

Au-dessus d'une porte, se détachaient ces mots :

MUSEE DE GLOZEL

Entrée : 4 francs

Par exemple, une fois dans le musée, il fallait que le visiteur écarquillât joliment les yeux pour discerner quelque chose. Une fenêtre de dimensions restreintes, doublée d'un œil de bœuf, laissait pénétrer, comme à regret, une lumière qui n'arrivait pas à éclairer la moitié de la pièce au fond de laquelle on entrevoyait des vitrines renfermant sans doute les précieux vestiges de l'âge de pierre. Nous étions là une dizaine de visiteurs dont quelques-uns visiblement d'une qualité supérieure à la moyenne ; il y en avait notamment deux qui portaient la rosette d'officier de l'Instruction publique. Ils avaient à la main du papier et un crayon. Et j'ajouterai que le maître de céans, le père Fradin¹, ne paraissait pas voir d'un bon œil les gens qui prenaient des notes ou des croquis.

Mais on ne voit rien, déclara l'un des deux universitaires.

Le fait est qu'avec la lumière dispensée si parcimonieusement par les ouvertures du « musée », il n'y avait guère de perceptible que deux choses intéressantes il est vrai : un tableau où étaient inscrits les noms des visiteurs notables et un registre où ceux-ci avaient apposé leur signature². N'oublions pas, dans son petit cadre, le portrait du roi de Roumanie³, découpé dans un journal de Vichy, avec, au-dessous, ces mots à la main : « Un roi à Glozel ».

Sur notre demande d'être mieux éclairés :

- Mais nous n'avons jamais refusé la lumière à personne, dit aussitôt finement le père Fradin.

Et il alluma une petite lampe à pétrole au verre noirci par la fumée.

Je remarquai sur une table une pile d'une vingtaine de numéros de revues.

- Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je au père Fradin.

- Ça monsieur, c'est le *Mercur de France*.

- Fichtre ! Mais qui est-ce qui peut lire ça ici ?

- Eh bien ! moi, monsieur...

¹ Claude, grand-père d'Emile Fradin.

² La référence à ce registre contribue à dater la visite d'Ambroise Vollard. Elle est de 1927, postérieure à la mise en place de ce premier *Livre d'or* au printemps de cette année et antérieure au 29 octobre, date de parution de cet article dans les *Nouvelles littéraires*. Et on y retrouve de fait la signature d'André Demaison entre le 15 et le 17 septembre 1927.

³ Il s'est rendu à Glozel le 18 août 1926.

- Pas possible ! Et pourquoi lisez-vous ça ?
- C'est, monsieur, pour ma culture générale...

A ces mots de culture générale, un autre paysan, désignant à son voisin le père Fradin :

- Il se croit malin avec son néolithique. Mais pour ce qui est de la culture générale, je vous dis, moi, que lorsque le blé a remplacé l'avoine, il faut recommencer par l'avoine...

Il s'ensuivit entre les deux interlocuteurs une discussion assez confuse à laquelle vint bientôt se mêler un jeune paysan en complet veston, à l'air assez faraud, le gars Fradin⁴, nous dit-on. Il expliqua que le néolithique lui prenait tout son temps et qu'il avait dû renoncer à la culture. Et je compris que cette fois c'était de la culture rurale qu'il s'agissait.

- Moi aussi, on vient me consulter sur le néolithique, déclara un autre paysan. Je crus devoir l'engager vivement à mettre sur le papier ses idées là-dessus, l'assurant qu'il vendrait facilement son écrit à un journal.

Sur quoi on se mit à supputer les profits que l'on pourrait tirer du néolithique. Chacun disait son mot. Il en résulta une espèce de familiarité bruyante qui n'était pas sans analogie avec les conciliabules de famille après décès.

- Eh bien ! Et ces fouilles ! s'écria quelqu'un.

Ceux qui étaient assis se levèrent. Je quittai à regret le coin d'un agréable canapé Louis-Philippe, mais nous n'étions pas venus là, comme l'on dit, pour nous amuser.

Le terrain des fouilles se trouvait en contrebas d'un versant de coteau. Sur le parcours, en plus de champs de blé et de maïs, nous aperçûmes un carré de plantes vivaces d'un joli ton bleuâtre.

- Quelles sont ces plantes ? m'informai-je.

Le père Fradin marchait en avant avec les deux légionnaires de l'Instruction Publique. Notre groupe se composait de citadins, notamment d'un médecin, d'un géologue amateur, de M. Demaison⁵, l'auteur du célèbre *Pacha de Tombouctou* et de Mlle Raymone⁶, de la Comédie des Champs-Élysées.

- Ça doit être des plantes des champs, fit notre Parisienne.

Deux ou trois d'entre nous avaient admiré l'autorité avec laquelle cette jeune artiste avait incarné dans *Knock* la vieille et quinteuse Mme Parpalaid, mais de là à lui accorder une compétence quelconque en matière agricole !...

Notre compagnon le géologue proposa de prendre l'avis d'une bergère qui faisait paître son troupeau dans le voisinage et dont les moutons, pour glozéliens qu'ils fussent, ne nous semblèrent pas plus néolithiques que n'importe quels autres moutons.

Cette aimable fille était plongée dans la lecture d'un livre qu'elle tenait à la main. Vous pensez tout de suite qu'elle cherchait à se faire une opinion sur la querelle qui divise M. Salomon Reinach et son collègue M. Dussaud. Mais notre jeune Glozélienne⁷ n'avait pas encore été touchée par la grâce préhistorique. Ce qu'elle lisait si avidement et qui, d'ailleurs, présente à mon avis un intérêt

⁴ Emile Fradin, qui disparaîtra du récit dix ans plus tard dans *Souvenirs d'un marchand de tableaux*.

⁵ André Demaison, 1883-1956, grand prix de l'Académie française en 1929 pour *Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages*.

⁶ Raymone Duchâteau, qui deviendra Mme Blaise Cendrars en 1949.

⁷ Il s'agit d'Yvonne Fradin, aînée des deux sœurs d'Emile Fradin, alors âgée de 16 ans, que nous avons interrogée à ce sujet et qui s'est parfaitement reconnue dans cette jeune bergère passionnée de lecture.

autrement grand que la préhistoire elle-même, c'était *L'Aiguille Creuse*, par l'auteur des *Merveilleuses Aventures d'Arsène Lupin*.

- Qu'est-ce que c'est que cette plante-là ? lui demanda-t-on en lui désignant le carré de végétaux qui nous intriguait.

- J'aime à m'instruire, fit-elle. Seulement, pour ce qui est de la terre, je ne m'en occupe pas, à part ce qui regarde l'herbe à mouton ; mais un étranger qui allait chez les Fradin a dit : « Tiens ! des topinambours ! »

A force de descendre, nous étions arrivés au terrain des fouilles. C'est là que je devais éprouver l'une des plus fortes émotions de ma vie. A côté coulait un ruisseau dont les bords étaient tapissés de fougères et de mousse, avec, ça et là, des arums. Je me sentis immédiatement transporté par la pensée dans un endroit tout semblable de mon pays que j'avais quitté depuis quarante ans : l'île de la Réunion⁸.

Mais il était déjà près de cinq heures et, après avoir pataugé quelques instants dans la glaise, il nous fallait songer au retour. Le chemin nous parut beaucoup plus dur qu'à l'aller. A contempler le terrain des fouilles pareil à tous les terrains, avec des trous pareils à tous les trous qu'on voit à la campagne, voire en plein Paris, notre bel enthousiasme était tombé !

Enfin, nous arrivâmes à l'auto qui devait nous ramener à Vichy.

- Eh bien ! Vollard, que pensez-vous de Glozel ?

A ce moment, sentant quelque chose de dur sous mon pied, je vérifiai mon soulier et arrachai de la semelle un débris de rivet⁹ :

- Eureka ! m'écriai-je, je tiens la clé du mystère !...

Et tendant le clou à mon ami :

Voyez vous-même : un rivet !... Suivez bien mon raisonnement. Admettons qu'il y ait eu là quelque chose comme une maison démontable... Supposons que son propriétaire ait possédé une collection dont il avait fini par avoir marre, et imaginons qu'en transportant ses pénates ailleurs, il ait enfoui tout le « fourbi » !...

Mon ami était dans l'admiration :

- Une maison démontable ! Mais oui ! Voilà qui explique cette absence de ruines néolithiques qui a tant étonné les savants... Une collection d'amateur ! Parbleu ! Voilà pourquoi on trouve dans les fouilles de Glozel des objets hétéroclites et de différentes époques !

- Rendons à César ce qui appartient à César, fis-je. M. Camille Jullian¹⁰, le premier, a eu l'idée d'une collection...

Mon ami (interrompant). - Mais, avec son matériel de sorcière, il n'explique pas pourquoi on n'a pas trouvé trace de ruines... Avec votre maison démontable, tout s'éclaircit... Autre chose... dites-moi, ces traits sur les briques ? Voilà encore une inconnue du problème...

- C'est bien simple : un enfant s'amusait à faire sa page de bâtons sur des tablettes de terre glaise, et pour qu'elles ne se cassent pas, il les aura fait cuire.

- Voilà !...

⁸ Cette évocation disparaît de la reprise du récit dix ans plus tard dans *Souvenirs d'un marchand de tableaux*. Vollard était né à la Réunion en 1868.

⁹ Le Champ des Morts était réputé ne receler aucune pièce de métal. Le rivet de Vollard prend toutefois place entre d'une part un morceau de fer mis au jour dès les premières découvertes et interprété comme pièce de charrue ou fragment de canne de verrier, et d'autre part des tire-bouchons malicieusement enfouis dans le gisement par les membres de la Commission internationale en novembre 1927.

¹⁰ Il développe son hypothèse de 1927 à 1929 dans « Au champ magique de Glozel », article fleuve de la *Revue des Etudes anciennes*.